

pectable, et qui peut servir de base à un triangle dont le sommet serait une étoile.

Le procédé pour mesurer la distance d'une étoile à la terre consiste donc à observer minutieusement cette étoile à six mois d'intervalle, ou plutôt pendant une année entière, et à voir si cette étoile reste fixe, ou bien si elle subit un petit déplacement apparent de perspective, en raison du déplacement annuel de la terre autour du soleil. Si elle reste fixe, c'est qu'elle est à une distance infinie de nous, à l'horizon du ciel pour ainsi dire, et que 74 millions de lieues sont comme zéro devant cet éloignement. Si elle se déplace, on constate qu'elle décrit pendant l'année une petite ellipse, reflet de la translation annuelle de la terre. Chacun a pu remarquer, en voyageant en chemin de fer, que les arbres, les objets les plus proches courent en sens contraire de nous, et d'autant plus vite qu'ils sont plus proches, tandis que les objets lointains situés à l'horizon restent fixes.

C'est absolument le même effet qui se produit dans l'espace par suite de notre mouvement annuel autour du soleil. Seulement, quoique nous marchions incomparablement plus vite qu'un train express (onze cents fois plus !) et que nous fassions 650,000 lieues par jour, 27,500 lieues par heure, les étoiles sont toutes si éloignées que c'est à peine si elles bougent. Nos 74 millions de lieues de déplacement ne sont presque rien pour les plus proches mêmes. Quel malheur de ne pas habiter Jupiter, Saturne, Uranus ou Neptune. Avec leurs orbites cinq, neuf, dix-neuf et trente fois plus larges que la nôtre, les habitants de ces planètes ont dû pouvoir déterminer la distance d'un bien plus grand nombre d'étoiles que nous n'avons encore pu le faire.

Ce moyen de mesurer la distance des étoiles par l'effet de perspective dû au déplacement annuel de la terre avait déjà été deviné par les astronomes du siècle dernier, et en particulier par Bradley, qui, en essayant de mesurer la distance des étoiles par des observations combinées à six mois d'intervalle, trouva... autre chose. Au lieu de découvrir la distance des étoiles sur lesquelles s'étaient portées ses observations, il découvrit un phénomène d'optique fort important : l'aberration de la lumière, effet produit par la composition de la vitesse de la lumière avec le mouvement de la terre dans l'espace. C'est comme William Herschel, qui, en cherchant la parallaxe des étoiles par des comparaisons entre des étoiles brillantes avec leurs plus voisines, trouva les systèmes des étoiles doubles. C'est comme Fraunhofer, qui, en cherchant les limites des couleurs du spectre solaire, trouva les raies d'absorption dont l'étude a fondé l'analyse spectrale. L'histoire des sciences nous montre que bien souvent les découvertes ont été faites par des recherches qui ne les concernaient qu'indirectement. En prétendant atteindre par l'Ouest les frontières orientales de l'Asie, Christophe Colomb découvrit le nouveau monde. Il ne l'eût point découvert, et il ne l'eût point cherché, s'il eût connu la véritable distance qui sépare le Portugal du Kamtchatka.

(La fin au prochain numéro.)

## LE CORDIER

... Je n'ai pas encore trouvé un cheval passable, et cela me fait marcher à pied, pas dans la ville, bien entendu, il faut s'y livrer à la plus absurde des gymnastiques, et mes vieilles bottes de chasseur d'Afrique ne pourraient opposer qu'une faible résistance à ce caillou dur et pointu qu'on appelle ici le pavé, mais de l'autre côté du Gers jusqu'au pied de la montagne de Saint-Christaux. Il y a là des chemins ombreux, de grands jardins tout imprégnés de senteurs tièdes où le soleil éclaire des toits couverts de tuiles de ce rouge particulier qu'on ne voit qu'en Italie et dans le Midi de la France.

C'est là que ton ami s'en va rêvassant tout à l'aise en compagnie du vieux Dick, qui montre les dents aux bérets des paysans et fait des mamours à des enfants qui ont les yeux grands comme des portes cochères.

L'autre soir, je me promenais donc dans la campagne et je regardais le soleil qui s'en allait disparaître derrière les vignes échelonnées. Il s'échancrait au fur et à mesure qu'il plongeait de l'autre côté de la montagne, et son cercle amoindri me faisait songer, je ne sais pourquoi, au dernier chapeau de Marguerite, tu sais, cette espèce d'auréole avec des coquelicots tout autour que tu nommais son disque !

Malgré moi, mes pensées s'en retournaient là-bas, et j'enfilais l'allée des regrets, quand, par un brusque mouvement, Dick brisa la laisse par laquelle je le rete-

nais et vint tomber comme un obus au milieu d'une bande de poules qui se mirent à bondir par-dessus les haies comme autant de balles élastiques.

Ici, Dick !

J'eus toutes les peines du monde à faire revenir mon animal de chien, et je dus, pour empêcher une nouvelle charge à fond, passer un mouchoir dans l'anneau de son collier.

Je m'en allais donc fort embarrassé, quand le hasard me conduisit devant un enclos où un cordier avait installé son industrie. Le brave homme, aidé de sa femme et de deux jeunes garçons, travaillait de tout son cœur. Trois petits enfants, jolis comme des amours et plus bouffis s'il est possible, semblaient trouver un grand plaisir à se fourrer mutuellement de la terre dans les oreilles, dans le nez et dans les autres parties creuses de leur petit individu.

J'entrai et je demandai à ce fabricant en gros de vouloir bien faire une exception en ma faveur en me vendant la ficelle nécessaire pour attacher mon bull, ce qui me fut immédiatement accordé. Je fis au cordier force compliments sur la qualité de la ficelle ; il les reçut avec un sourire modestement confiant, tout comme si je l'avais félicité sur la confection d'une œuvre d'art, et se refusa à rien accepter.

Les enfants avaient abandonné leur intéressante distraction pour commencer avec Dick une interminable partie. Désireux de répondre à l'amabilité du cordier par une autre amabilité, j'abandonnai mon chien aux enfants et je m'assis un instant.

J'avais souvent remarqué déjà que les paysans d'ici n'ont pas les allures lourdes et massives des paysans du Centre et du Nord ; les traits de la plupart d'entre eux ne manquent pas de finesse et leurs manières ont de l'élégance à la façon espagnole. Ces qualités étaient chez mon hôte plus fortement accusées que chez ceux de ses pareils que j'avais pu voir jusqu'alors.

—Votre métier se fait galement de la sorte, lui dis-je, et votre petite famille me paraît fort entendue.

—Il est heureux qu'il en soit ainsi, me répondit-il, car, seul, je ne pourrais pas grand chose ; ici chacun m'aide selon ses forces.

Il me dit cela d'une voix douce et bien timbrée, tandis que son regard semblait chercher à terre un objet égaré.

Je trouvais à mon cordier un certain air qui m'intriguait fort.

—Vous avez été soldat, lui demandai-je ?

—Certes, répliqua-t-il, j'ai fait mon temps, et ce n'est pas un mauvais souvenir de ma vie. Le père de ma femme est un vieux militaire et comme dit ma chanson :

Lou béou-pay qu'éro disposat  
De mé céda soun bén sa hille  
Promou qu'éri brabe soullat (1)

—Votre chanson !

—Et moun Diou ! qui n'en a pas fait quelques-unes dans sa vie ? J'ai senti venir mes idées, je les ai rendues de mon mieux et écrit, ainsi que j'ai composé des chansons et des Noëls, des Noëls qui se chantent dans les églises, ajouta-t-il, avec un sourire plein d'une satisfaction naïve.

—Vous plairait-il de me dire quelque chose ?

—Vous n'y comprendriez rien. Mes vers sont en patois, et d'ailleurs notre patois est bien grossier.

—Je ne suis pas de votre avis, et puis, qu'importe ?

—Oh ! je ne me ferai pas prier.

Mon cordier poète enleva son chapeau, s'appuya à l'une des poutres de son hangar, posant la main sur la tête de l'airé de

1. Mon beau-père se disposa  
À me donner son bien, sa fille  
Car j'étais un brave soldat.

ses fils, tandis que les autres, groupés autour de lui, ouvraient tout grands leurs beaux yeux.

—Que voulez-vous entendre, me dit-il ?

—Un Noël, si vous voulez bien.

Sans attendre davantage, de sa même voix douce, il commença le Noël demandé qu'il mena bravement jusqu'à la fin. Je n'en comprenais que quelques mots ; mais rien ne peut rendre le charme de cette mélodie triste, résignée, consolante. Lorsque le chanteur l'eut fini, il s'en fut un instant et revint avec un petit cahier du format des chansons populaires qui représentait la collection complète de ses œuvres. Je traduis deux strophes du Noël qu'il me chanta pour te les envoyer. Je trouve que ce sont deux charmantes choses, naïves et enfantines au possible.

Les voici d'ailleurs, tu jugeras ; il est bien entendu que c'est un dialogue entre un ange et un berger. Je traduis vers pour ligne :

### L'ANGE

Alerte, petits bergers, Jésus vient de naître.  
Courez à Bethléem afin de l'adorer.  
Quittez votre troupeau, tout seul laissez-le paître.  
N'en ayez pas souci, personne n'y touchera.  
Moi, je vais demeurer dans la prairie,  
Je vous le garderai avec bien de l'attention.

### REFRAIN

Courez vite à Bethléem adorer le Messie,  
Réclamer son amour et sa bénédiction.

### LE BERGER

[tel langage ?]  
Pourquoi, charmant monsieur, nous tenez-vous un  
Dites-nous, par hasard, s'avez-vous pas un trompeur ?  
Jamais on ne nous a parlé d'un Dieu venu enfant  
Et nous n'espérons pas un aussi grand bonheur.  
Nous sommes dans le malheur, partout la barbarie,  
La désolation est parmi les humains.

### REFRAIN

Courez vite à Bethléem adorer le Messie,  
Réclamer son amour et sa bénédiction.

Je ne puis tout citer ; voici au moins la fin :

### LES BERGERS

Dieu, notre souverain, dans une étable,  
Entre deux animaux est né pauvrement,  
Prête à enfanter, à sa mère honorable  
Personne ne daigna bailler un logement.  
Priez bien pour nous autres, bonne Vierge Marie,  
Bien grands pêcheurs qui demandons pardon.

### REFRAIN

Prosternés à genoux, adorons le Messie,  
Réclamer son amour et sa bénédiction.

J'ai passé deux heures avec mon poète à me faire traduire toutes sortes de charmantes choses de ce genre.

En artiste conscient de ses mérites, il me faisait remarquer lui-même les passages les plus réussis à son gré.

—Voyez, me disait-il, monsieur, le contraste qui existe entre le langage élevé de l'Ange et les simples réponses du berger. Lorsque je faisais ces Noëls, tout cela me venait naturellement, mais maintenant...

—Maintenant vous ne faites plus de vers ?

—Moun Diou, capitaine, où en trouverais-je le temps ? Lorsque je composais, je n'avais pas tous ces petits qui ne sont pas les moins bonnes de mes œuvres. Aujourd'hui, il faut travailler pour eux, et foi de Sengés ! ce n'est pas une petite affaire que de nourrir cette marmaille. Je ne me plains pas, au moins, quand la besogne ne manque pas, et, grâce au ciel, vous n'êtes pas le seul qui sachiez apprécier ma ficelle.

—Aussi, ne vais-je pas vous empêcher plus longtemps de travailler. Il me reste à vous remercier et à vous demander la permission d'apporter des brioches à tous ces jolis marmots.

—Elles seront les bienvenues. Merci, monsieur. Votre ferviteur, tout le monde sera heureux de vous revoir ici.

Je rentrai chez moi en me disant que... Mais que diable t'ai-je raconté là, mon pauvre ami, et vas-tu seulement me faire l'honneur de me lire ? J'en doute un peu, pas trop pourtant. Je me souviens de mes besoins de verdure et de lait chaud au lendemain d'une nuit de bac. Et puis, dans le cœur d'un Breton, il y a toujours un coin pour le Dieu des paysans... O...

## NÉCROLOGIE

Nous regrettons d'apprendre la mort de M. Elzéar Labelle, décédé le 20 courant au soir, à la demeure de son oncle, M. J.M. Papineau. M. Labelle était malade depuis longtemps, et plus d'une fois la maladie l'avait conduit jusqu'aux portes du tombeau.

Si les soins et le dévouement de ceux qui le protégèrent depuis son enfance, avaient pu le sauver, il vivrait encore, mais il aurait fallu un miracle cette fois pour le guérir.

Il est mort à l'âge de trente-deux ans, en pleine possession de ses facultés mentales et en paix complète avec Dieu. Cette vie qu'il aimait tant, il en a fait le sacrifice, non pas avec joie, mais avec la résignation du chrétien.

Il était fils de M. J. B. Labelle et frère de M. Ludger Labelle, ce jeune homme de talent qui aurait pu devenir avec du travail, s'il eût vécu, l'un des premiers hommes du pays.

Nous avons déjà rendu hommage aux brillantes facultés intellectuelles du défunt ; nous avons dit tout ce qu'il y avait d'original et de piquant dans cette nature riche, mais inconsistante et capricieuse. Elzéar n'avait pas l'esprit réfléchi et profond de son frère aîné, mais quelle vivacité d'esprit ! quelle verve ! quelle originalité ! De l'esprit, il en avait jusque dans la pointe des cheveux, et il le semait partout, certain qu'il lui en restait toujours ; ses bons mots, ses joyeuses boutades, ses charmantes chansons faisaient les délices de ses amis. Ses amis ! Qui n'était pas son ami ? Qui ne recherchait pas sa compagnie ? Avec lui point de tristesse possible ; les noirs soucis, les sombres pensées fuyaient au souffle de cet esprit enjoué, qui ne voyait de la vie que le côté joyeux et ne semblait faite que pour le plaisir. Malade, tous les ans, durait trois ou quatre mois, l'hiver surtu, il reparaisait le printemps, aux premiers rayons du soleil en même temps que les feuilles et les fleurs, et on le voyait aller clopiner clopant de porte en porte, annoncer sa résurrection à ses amis.

Quelques fois il faisait l'homme sérieux et semblait décidé à pratiquer la sagesse, à se livrer au travail. Mais à la première occasion, sa nature légère prenait le dessus, il sacrifiait Pothier à Béranger et, au lieu d'écrire une déclaration, faisait une chanson. Avocat, imprimeur, rédacteur de la *Guêpe*, commerçant même, il a été un peu tout cela, mais il ne put s'empêcher d'être avant tout poète et chansonnier.

Il laisse heureusement des souvenirs durables de son talent dans des épigrammes, des sonnets et surtout des chansonnets qui ne dépareraient pas les recueils des meilleurs chansonniers de la France. On y trouve la grâce, la naïveté et la bonhomie de Béranger unies à la vivacité, à la verve de Dupont. Plusieurs fois il avait promis et essayé de réunir dans un volume toutes ces fleurs charmantes écloses dans son riche cerveau, mais il est mort sans avoir pu compléter son œuvre.

Dire qu'il était doux, bienveillant, plein de sympathie pour tout le monde, est chose superflue. C'était un grand enfant, espiègle et capricieux comme sont les enfants, mais bon, doux et bienveillant, incapable de faire du mal volontairement à qui que ce soit, ne cherchant qu'à s'amuser et à amuser les autres, toujours prêt à rendre service à ceux qui l'avaient maltraité.

Pauvre Elzéar, beaucoup ne pourront croire qu'il est mort. Pourtant, c'est bien vrai cette fois.—*Bien Public.*

## RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Pour remédier à la bière quand elle commence à aigrir.—Lorsqu'on reconnaît que la bière est tournée à l'aigre, il faut y jeter quelques écaillés d'huîtres devenues blanches à force d'avoir été calcinées, ou bien un peu de craie fine en morceaux.

D'autres personnes y mêlent une demi-cuillerée de potasse par litre de bière.

Cette méthode est la préférable pour la remettre dans son état naturel : mais il ne faudra point ensuite attendre longtemps pour la boire.

Moyen de donner au chêne la couleur de l'ébène.—On plonge dans un bain d'acide sulfurique, des lames de bois de chêne, on les retire au bout de 35 minutes, leurs surfaces alors sont recouvertes d'une espèce de crasse jaunâtre ; on frotte ensuite les morceaux de bois teints avec de l'essence de térébenthine à plusieurs reprises, ce bois alors prend la couleur de l'ébène.

Beignets.—Espèce de pâtisserie qu'on peut varier d'une infinité de manières, mais qui doit toujours être faite au beurre, au saindoux ou à l'huile. La bonne qualité des beignets tient beaucoup à la nature de la pâte qui enveloppe les substances qui en forment la base ; cette pâte doit être croquante, légère, et absorber peu de friture. On l'obtient telle en la composant de fleur de farine délayée avec du vin blanc, des jaunes d'œufs et une demi-cuillerée d'huile. On y introduit ensuite un blanc d'œuf fouetté en neige, l'addition d'un petit verre de bonne eau-de-vie contribue à la rendre encore plus légère.